

M. Henry Gauthier-Villars (Willy)

Avant de répondre à vos questions déblayons, d'abord, vos prolégomènes, et mettons au rancart les opinions de MM. Brandès, Guillaume II, Goethe, u. s. w., invoquées par votre tendancieux topo, astucieusement.

Le Kaiser à qui nous devons la mode des moustaches crevant le ciel, *schneidig*, est bien forcé de proclamer, après boire, la prépondérance de sa race. Semblablement la suprématie de la France, quel sous-préfet de Combes aurait le culot de ne point l'affirmer, palabrant devant le plus chétif des comices agricoles ? C'est le métier qui veut ça. Sachons négliger ces pasteurs de peuples.

Gallophobes ou gallomanes, les raisons des littérateurs ne valent pas davantage. Schopenhauer, dites-vous, Henri Heine, vingt autres, ont « parlé de leurs compatriotes avec dédain ». Oui. Et des nôtres, donc ! Seul, Rudyard Kipling nous traite de singes aussi délibérément que le pessimiste dénommé Arthur. Vous faut-il d'autres exemples ? On n'a qu'à se baisser.

Parmi les prôneurs de la France, il y a Nietzsche, je sais bien, ce Nietzsche encore si mal connu chez nous, malgré les admirables traductions d'Henri Albert ; mais n'était-il pas déjà obnubilé par la folie quand il vénérât pêle-mêle Loti, Gyp, Maupassant, Meilhac, et ce scribe sournois d'Anatole France, dont Remy de Gourmont a si bien mouché « la fausse ingénuité d'inguérissable envieux ! » Quelle autorité reconnaître à ce loufetingue allemand assez germanophage pour lire Schopenhauer avec plus de plaisir dans la traduction Burdeau que dans le texte original, assez Wagnerophobe pour exalter *Carmen* aux dépens du *Ring* — en vertu d'un bas méridionalisme qui le poussa bientôt à chérir (*übermensch* digne des *überbrett*!) l'aimable opéra-comique de Bizet moins que les vaseuses cantilènes du Lido : *La Biondina in gondoleta*.. Si M^{me} Fœrster l'avait prolongé de

quelques mois encore, jusqu'à quelles bamboulas d'Ouolofs Nietzsche aurait-il dégringolé !

Et Brandès ? Ah oui, Brandès ! Il peut bien entonner le los du génie français en Hongrie, ou ailleurs ; il peut bien réunir deux douzaines de gendelettes parisiens pour lui passer la main dans le dos, à l'issue d'un banquet à 7 fr. 50 par tête (cigares non compris), mais prouver quoi que ce soit, ça lui est défendu. S'il lui plaisait de décréter, demain, que nous sommes un peuple de moules, vous sentiriez-vous atteint par cette excommunication ? Non ? Alors, n'invoquez pas le dire de l'« Immoraliste » de Copenhague qu'on appelle, entre loucherbems esthétiques, le Gide à danois.

Cela réglé, examinons si l'influence allemande s'exerce fortement sur nous. Non, guère plus que la scandinave ou la monégasque. Rien n'impressionne durablement « l'esprit français » ; sur cette toile cirée, tout coule. Ce n'est peut-être pas un mal, en somme, car je me demande ce que nos carcassiers iraient apprendre chez ces confectionneurs de second ordre, Hauptmann et Sudermann ; quel Paris d'entre les portes-lyres boches — Bierbaum ? Wollzogen ? — serait fichu de départager les trois rivales : Lucie Delarue-Mardrus, Anne de Noailles et Renée Vivien ; pourquoi les félibres s'amuseraient à potasser le père W. Kreiler ; et ce que gagnerait Forain à décalquer les croquis du *Simplicissimus*...

Sur nos musiciens et nos érudits l'influence allemande fut grande ; elle diminue. Peu à peu, l'obsession wagnérienne se dissipe. Sans parler de Gabriel Fauré, qui ne l'a jamais subie (et dont l'Allemagne, pour le dire en passant, a un mal de tous les diables à comprendre l'originalité divinement modulante), voici que nos compositeurs s'affranchissent. *L'Étranger* de Vincent d'Indy ne doit rien à la Tétralogie qui n'abrite plus, sous son ombre dangereuse, ni les Dukas, ni les Guy Ropartz. Les meilleurs de nos musiciens modernes se recommanderaient plutôt de César Franck, ou, comme Debussy, des maîtres russes. J'ajoute que, pour imiter les épigones

wagnériens, Richard Strauss, Schilling, ou les raseurs issus de Brahms, il faudrait à nos compatriotes une rude santé !

L'érudition allemande qui nous a tant servi, qui nous a débarrassés de certains commentateurs honteusement superficiels, bâcleurs de gloses ineptes et rapides, la lente et profonde érudition allemande semble en baisse. Une nouvelle école s'est levée, formée par les imitateurs d'outre-Vosges aux investigations patientes, mais moins attachée qu'eux aux infiniment petits des manuscrits peut-être apocryphes, moins hypnotisés par les chiures de mouches. Le *Præco* de Philadelphie, qui publie d'excellentes éditions latines, fulminait récemment (août 1902) contre les textes « speculationibus philologorum in Germania sæpe puerilibus obfuscatos, convulsos ac deturpatos ». Et aïe donc, qu'est-ce qu'ils prennent pour leur coryza, les philologues « in Germania » !

J'aurais encore beaucoup à dire, mais voici déjà cinquante lignes. Si je voulais répondre congrument, il faudrait cinquante pages, et cinquante heures pour les écrire, et ne pas flâner !



M. André Gide

Je ne peux me résigner à formuler sur « l'influence allemande » une opinion, car je ne peux réussir à en avoir. Jeune encore, il est vrai que je fus fort requis par l'Allemagne, mais, après tout, ce que Goethe, Heine, Schopenhauer, Nietzsche, m'ont appris de meilleur, c'est peut-être leur admiration pour la France.

Je crois que le cartésianisme français (*id est* : le classicisme français) est la seule discipline assez neutre, assez générale, pour être proposée à des esprits les plus divers. Je crois aussi que les qualités qui permettaient à la France de se poser en éducatrice de l'esprit européen se perdent, hélas ! (ou se perdaient) de jour en jour. Je crains, hélas ! que l'Allemagne ne s'en aperçoive plus que la France. Mais, dussions-nous l'apprendre de l'Alle-